

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**154. Val-Richer, Lundi 8 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

154. Val-Richer, Lundi 8 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Décès](#), [Discours du for intérieur](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-10-08

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitConnaissez-vous quelqu'un qui connaisse Mad. de Pontalba ?

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 444, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/221-225

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Connaissez-vous quelqu'un qui connaisse Mad. de Pontalba ? Le Duc de Palmella la voit-il ? Je voudrais simplement qu'on lui dit qu'elle aura si elle veut le château et la terre de Rosny pour quatre millions, qu'il y a 120, 000 livres de rente bien assurés, en bois, et que le propriétaire actuel. M. Labbey, est un galant homme avec qui on peut traiter en toute confiance. Il est normand et de mes amis. Je serais bien aise de lui rendre le petit service que ces paroles là revinssent à Mad. de Pontalba. Si vous avez quelqu'un sous la main, vous serez bien aimable d'y penser.

Mad. de Talleyrand est donc aussi revenue à Paris. Où en est son procès ? Le Duc de Valencay est très bon pour en faire les honneurs à Marie ! Il me revient qu'un ou deux mariages ont encore manqué pour Pauline. Mad. d'Haussonville est venue de Florence à Genève sachant le danger de sa mère, mais rien de plus. C'est à Genève seulement quelle a appris son malheur. Elle a les nerfs très douloureusement affectés. Le petit Paul de Broglie a été un peu malade, d'un fort rhume. Le Duc aussi a eu de la fièvre et un mal de gorge auquel on a fait quelque attention. Il est bien physiquement. Je suis rentré dans mon cabinet pour être avec vous. J'avais besoin de vous. Mais cette façon d'être avec vous me contente si peu que je vous quitte. Il est huit heures et demie. A cette heure-là, j'irai à la Terrasse. Cela vaudra infiniment mieux.

10 heures

Je reviens de chez ma mère. Je veux vous dire adieu avant de me coucher. Êtes-vous longtemps à vous coucher ? Quand j'ai le cœur bien disposé, quand mes pensées me plaisent je suis fort longtemps ; je m'assois devant mon feu, je me promène dans ma Chambre ; j'y jouis d'être seul, bien seul, distrait par rien. Quand je ne me plais pas, je suis déshabillé et couché en cinq minutes. Au fait, c'est une vie beaucoup plus saine de se coucher et de se lever de bonne heure. Je crois aux harmonies naturelles. Certainement la nuit a été faite pour dormir. Oui, vous jouiriez beaucoup de la campagne. Vous êtes faites pour jouir de tout, mais surtout de ce qui est simple et grand à la fois. Il n'y a guère que deux choses où ces deux mérites-là se réunissent, la belle nature, et une belle âme. Adieu. Je vais dire bonsoir à M. Saint et me coucher. Adieu.

Mardi, 9 h. 1/2

Oui sans doute de 10 heures à 3 c'est trop peu. N'avez-vous jamais essayé de boire le soir en vous couchant quelque chose de calmant ? Je n'ai jamais vu personne qu'il fût plus difficile de faire un peu sortir de ses habitudes. Ce que vous n'avez pas fait autrefois vous semble impossible, presque étrange. Vous dormiez autrefois. Vos nouvelles du Duc de Broglie sont d'accord avec les miennes. Pauvre homme ! Mais M. Decazes aime les commérages enflés. C'est de son cabinet qu'il ne sort pas. L'arrivée de sa fille lui sera bonne. Il l'attendait avec une grande anxiété. Je suis curieux de la visite de Matonchewitz. Je ne me doutais pas qu'il fût, si près quand je vous parlais hier de lui. Puisque le Pacha d'Egypte s'est soumis, il n'aura à vous parler que de vos propres affaires. Votre diplomatie de second rang me paraît bien voyageante, comme votre Empereur. Adieu. Je m'impatiente beaucoup. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 154. Val-Richer, Lundi 8 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-08

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1570>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 8 octobre 1838

HeureSoir

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Références

États citésRussie

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

17

Conseillez-vous quelqu'un qui
connoisse M^{re} de Pontalba ? Le duc de Palmella la
voit-il ? Je voudrais simplement qu'on lui dit quelle somme
si elle veut, le château et la terre de Rosny pour quatre
millions, qu'il y a 120,000 livres de rente bien assurés, en
bois, et que le propriétaire actuel, M^r d'Abbey, est un
galant homme, avec qui on peut traiter en toute confiance.
Il est Normand, et de ma race. Je serois bien aise de
lui rendre le petit service que ces paroles lui reviennent
à M^{re} de Pontalba. Si vous avez quelqu'un sous la
main, vous serez bien aimable d'y penser.

M^{re} de Talleyrand est donc aussi revenue à Paris.
En est son procès ? Le duc de Valentigney est très bon
pour en faire les honneurs à Marie. Il me revient qu'un
ou deux mariages ont encore manqué pour Pauline.

M^{re} d'Haussoville est venue de Florence à Genève,
sachant le danger de sa mère, mais rien de plus. C'est
à Genève seulement qu'elle a appris son malheur. Elle
a les nerfs très douloureusement affectés. Le petit Paul de
Broglie a été un peu malade, d'un fort rhume. Le duc
aussi a eu de la fièvre et un mal de gorge auquel on

a fait quelque attention. Il est bien, physiquement.

Je dois rentrer dans mon cabinet pour être avec vous. J'avoir besoin de vous. Mais cette façon d'être avec vous me contente si peu que je vous quitte. Il est huit heures et demie. A cette heure là, j'étais à la Terrasse. Cela vaudra infiniment mieux.

10 heures.

Je reviens de chez ma mère. Je veux vous dire adieu avant de me coucher. Êtes-vous longtemps à vous coucher? Quand j'ai le cœur bien disposé, quand mes pensées me plaisent je suis fort longtemps; je m'assieds devant mon feu, je me promène dans ma Chambre; je jouis d'être seul, bien seul, l'istrain pas rien. Quand je ne me plais pas, je suis déshabillé et couche en cinq minutes.

Au fait, c'est une vie beaucoup plus saine de se coucher et de se lever de bonne heure. Je croi aux harmonies naturelles. Certainement la nuit a été faite pour dormir. Oui, vous jouiriez beaucoup de la campagne. Vous êtes fait pour jouir de tout, mais surtout de ce qui est simple et grand à la fois. Il n'y a guère que deux choses où ces deux mérites se réunissent, la belle nature et une belle ame.

Adieu. Je vais dire bonsoir à M^{re} Saint et me coucher. Adieu.

Mardi 9 h 1/2

Qui sans doute, de 10 heures à 9, c'est trop peu. N'avez-vous
jamais essayé de boire le soir, en vous couchant, quelque chose
de calmant ? J'ai jamais vu personne qui fût plus
difficile de faire un peu d'ortie de sa, habitude, le que vous
avez par fait autrefois vous semble impossible, puisque
étrange. Vous dormiez autrefois.

Une nouvelle du Duc de Broglie sur l'accord avec le
Général. Pauvre homme ! Mais M. Decazes aime les
commencements, inflés. C'est de son cabinet qu'il ne dort pas.
L'arrivée de sa fille lui sera bonne. Il l'attendait avec
une grande anxiété.

Je suis curieux de la visite de Metternich. Je ne
me doutais pas qu'il fût si près quand je vous parlais hier
de lui. Puisque le Pacha d'Égypte l'a soumis, il n'aura
à vous parler que de vos propres affaires. Votre diplomatie
de second rang me paraît bien voyageante comme votre
Empereur.

Bien. Je suis impatient beaucoup. Adieu. Adieu.